

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon.

ABONNEMENT.

CANADA. — 3s. 9d., payable invariablement d'avance par tiers.

ÉTRANGER — 6s. 3d. (Affranchir.)

On ne s'abonne pas pour moins de 6 mois.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'Agriculture doit en être la première.



ANNONCES.

Première insertion 7cts. la ligne; Insertions subséquentes 2.

Pour annonces à long terme, conditions libérales.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

PARAISANT TOUS LES QUINZE JOURS.

AVIS.

Toutes les personnes qui désirent s'abonner à la "Gazette des Campagnes," ou payer leur abonnement, envoyer des annonces, devront s'adresser, par lettres affranchies, au soussigné Propriétaire-Gérant. C'est à lui aussi que devront se payer les arrérages.

Toutes les lettres qui auront pour but d'aider la rédaction par correspondances, par avis ou de toute autre manière, devront être adressées au "Rédacteur Agricole, à Ste. Anne de la Pocatière.

Nos ressources restreintes nous mettent dans la nécessité de rappeler aux souscripteurs de la GAZETTE que l'abonnement est payable d'avance, si ce n'est pour l'année, au moins par trimestre. Les abonnements devront durer au moins six mois. Ceux qui voudraient cesser leur abonnement, devront nous avertir au moins un mois d'avance.

Les nouveaux abonnés qui désireraient avoir les numéros déjà publiés devront nous en avertir, et si le nombre en est assez considérable, nous les réimprimerons.

Les anciens abonnés qui ont payé l'année entière à M. Emile Dumais, ont droit à 18 numéros d'ici au 1er novembre prochain. Les nouveaux abonnés devront payer TROIS CHELINS pour d'ici à la même date, ou TRENTE SOUS par 8 numéros.

A partir du 1er novembre tous les abonnements seront sur le même pied, et courront en même temps.

Messieurs les Éditeurs de journaux qui veulent bien honorer la "Gazette des Campagnes" de leur échange, auront la bonté d'adresser à l'avenir au Rédacteur à Ste. Anne de la Pocatière.

FIRMIN H. PROULX,
Propriétaire-Gérant.

CAUSERIE AGRICOLE.

Les qualités que doit posséder tout cultivateur.

L'ordre conduit à Dieu.

Avant d'entretenir nos lecteurs des différents sols, nous allons attirer leur attention sur un sujet de la première importance. Nous allons leur faire connaître les qualités que tous les propriétaires et notamment les cultivateurs doivent posséder, ainsi que les défauts qu'ils doivent éviter. Ces qualités sont pour ainsi dire résumées dans une seule, l'esprit d'ordre; il en est ainsi des défauts: ils se trouvent tous réunis dans le désordre. L'esprit d'ordre, comme on sait, consiste à tout faire ce que l'on doit, le faire en son lieu et son temps. Le désordre, au contraire, est la négligence des devoirs, omet ce qui doit être fait, et fait ce qui doit être omis, etc. Ces quelques mots suffisent pour faire comprendre toute l'importance de ce sujet. Il convient et il est même nécessaire de le traiter sans retard, car sans l'esprit d'ordre, sans les qualités requises, eussions-nous les connaissances les plus étendues en agriculture, les méthodes les mieux appuyées sur l'expérience, nous n'arriverons jamais à aucun résultat heureux et nous dissiperons d'un côté ce que nous recueillerons à grands frais de l'autre.

Un jour que nous parcourions les paroisses qui bordent le St. Laurent, depuis Québec à Ste. Flavie, nous fûmes singulièrement frappé de l'extrême différence qui existait entre deux maisons rapprochées, et les champs sur lesquels elles étaient construites. L'une de ces maisons, de grandeur moyenne, était remarquable par son élégance, sa régularité et sa blancheur éclatante. Tout dans l'extérieur de cette maison semblait nous dire que c'était là le séjour de l'aisance et du bonheur. L'autre au contraire, dans tout son ensemble, était malpropre, négligée,

paraissait être abandonnée par son propriétaire au ravage du temps, et à la déprédation des passants. Les portes, les fenêtres, la toiture, tout menaçait ruine et indiquait que c'était là l'asile de la pauvreté, de la désolation et de la misère sous toutes ses formes.

Ce contraste était trop saisissant pour nous laisser indifférent.

A quelque distance de là nous entrâmes chez un ami, et nous mîmes son amitié à contribution, pour être pleinement renseigné sur les deux propriétaires dont les champs et les maisons offraient une différence si marquée, à première vue. Notre ami se prêta complaisamment à notre exigence et nous donna tous les détails que nous pouvions raisonnablement exiger.

« Cher ami, nous dit-il, permettez que je passe sous silence le nom du propriétaire de la maison, et du champ dont la vue vous attristait ; c'est la seule condition que je mets à mon récit.

« Les deux cultivateurs, auxquels vous vous intéressez, ont reçu en héritage des terres semblables en tout, sous le rapport de l'étendue et de la qualité du sol. Quand ils ont reçu ces terres de leur père ils se trouvaient dans des conditions analogues ; même âge, même force, même apparence de santé ; de sorte que s'il nous eût fallu nous prononcer d'avance sur l'avenir de ces deux voisins, il eût été difficile d'accorder la préférence à l'un ou à l'autre. Aujourd'hui c'est tâche plus facile. L'un est riche, l'autre est pauvre, l'un est heureux, l'autre est malheureux. Le secret de ce contraste se trouve dans leur conduite. Le premier a toutes les qualités qui procurent le succès, l'autre a tous les défauts qui ruinent les plus belles espérances. Le premier est vigilant et actif. A cinq heures en été, à cinq heures et demie en hiver, il a rempli ses devoirs religieux et part pour le travail. Son pas est ferme et assuré. Sa figure annonce le contentement et le bon vouloir. En le voyant on est forcé de se dire : cet homme aime le travail et tous les objets qui lui appartiennent. Si vous pénétrez à sa suite, dans son étable, vous êtes frappé de l'ordre parfait qui règne partout. Tous les animaux paraissent à l'aise et proclament, par leur emboupoint, leur propreté, leur apparence de force, la vigilance et les soins du maître. Si de là vous passez au champ, vous reconnaissez aussitôt que c'est le même esprit qui a présidé à tous les travaux, la même main qui les a exécutés. La terre dans toute son étendue est égoutée par des fossés profonds, elle est engraisée abondamment ; les pierres en ont été enlevées, avec soin et ont servi à élever autour d'une partie de ce champ, une clôture qui durera autant que le propriétaire. Enfin de l'ordre et des soins apportés partout.

« Quant à l'autre voisin, on dirait qu'il met toute son application à faire le contraire de ce que nous venons de voir. D'abord la paresse le tient au lit jusqu'à six heures et demie ou sept heures en été, et huit heures en hiver. Toute sa prière se borne à répéter machinalement quelques mots appris dans l'enfance. Le travail lui pèse comme la souffrance, il l'entreprend le plus tard possible. Sa démarche est pesante et languissante, son air triste et abattu. Si vous entrez avec lui dans l'étable, vous apercevrez le désordre de toute part. C'est un véritable sans-dessus-dessous. Les animaux sont maigres et dégoutants.

de malpropreté. Les objets à leur usage sont étendus ça et là sur le pavé. Le pauvre malheureux, il fait tout avec brusquerie, humeur, il jure, s'emporte et ne paraît pas maître de lui-même ; voilà pourquoi, sans doute, tous ses actes sont faits à rebours. Ses animaux n'ont pour se désaltérer qu'une eau croupie, ou épaisse de graines, de poussière. Ses harnais, ses colliers, ses voitures, sont dans un si grand désordre qu'il ne parvient que difficilement à atteler ses chevaux pour les voyages ou le travail. Un coup-d'œil sur son champ maintenant. Vous apercevrez d'abord les parties basses de la terre, enfouies sous l'eau, des fossés remplis ou protégés contre les eaux par une haute levée. Des rigoles point, des raies à fleur-de-terre et en zig-zag, partout des amas de pierres. Les clôtures menacent ruine, elles sont tantôt privées d'une perche, tantôt de deux, de trois, etc. Pauvre terre, pauvres animaux ! qu'ils sont dignes de pitié !

« Pour nous remettre des impressions pénibles, causées par la vue de tant de désordre, revenons au premier et suivons-le à sa demeure. A son arrivée la joie éclate partout, sa petite famille se groupe autour de lui. Sa compagne interrompt un instant ses travaux et essaie de dédommager son mari de ses labeurs par son sourire le plus gracieux, sa voix la plus douce. Tout vous plaît dans cet intérieur, car tout est d'une grande propreté, tout est à sa place. Les enfants vous les aimez dès le premier abord, tant ils sont convenablement mis et propres, tant ils sont bien élevés, polis et soumis. Vous reconnaissez aussitôt que la mère leur a donné tous ses soins et qu'elle fait en dedans de cette demeure ce que le mari fait au dehors, qu'elle est la reine de cette petite famille, autant que le père en est le roi, mais en même temps que cette royauté est la plus douce, la plus paternelle qu'il soit possible d'imaginer. O heureux père, heureuse mère ! Que leur sort est digne d'envie !

« Revenons encore au second et rendons-nous avec lui à sa demeure. Tout fait peine à voir. Mari, femme, enfants, tous sont mal-vêtus, sont malpropres. Les objets de ménage n'inspirent pas moins de dégoût. Les ustensiles de table sont partout, excepté où ils devraient être. Ajoutez à cela les jurons du mari, les emportements de la femme, les cris des enfants et vous aurez un portrait fidèle de toutes les déplorable conséquences du désordre.

« N'allez pas croire que le premier, qui réunit tant et de si louables qualités, les obscurcisse par la mesquinerie ou l'avarice. Au contraire sa maison est ouverte à tous les nécessiteux, sa bourse l'est également à toutes les bonnes œuvres, si bien qu'on l'appelle dans toute la paroisse *le père des pauvres, la providence de tous ceux qui souffrent*. Son voisin, au contraire, qui n'a jamais su secourir une misère, est aujourd'hui dans la position de plutôt recevoir que de donner. Le premier est sobre, et vit loin des fêtes mondaines ; le second, au contraire, n'aime rien qu'à les fêtes prolongées et vide souvent sa bouteille, mais aussi casse souvent les verres. — Mais pour en finir avec eux, voilà en deux mots où leur conduite si opposée les a conduits tous deux. Le premier, avec ses épargnes et son économie, a pu acquérir un second champ, aussi grand que celui qu'il a reçu en héritage. Il

a placé un de ses fils dans une de nos maisons de haute éducation ; les autres enfants vont aux écoles de la paroisse. Quant à son voisin, il sera forcé de vendre terres et dépendances sous peu de jours, car il doit le double de ce qu'il possède : ses enfants ne savent ni lire, ni travailler, et dans peu ce sera une famille de mendiants de plus."

Amis lecteurs, nous sommes sûr que vous avez souvent rencontré nos deux personnages. Chaque paroisse nous en offre de semblables ou à peu près. A cette vue que chacun de vous s'instruise et apprenne quelles sont les qualités qu'il doit posséder, s'il veut rencontrer la fortune et le contentement. Comme le premier de ces deux voisins, soyez vigilants, actifs, aimez le travail, soyez économes du temps et des moyens que la Providence vous a confiés. Mettez de l'ordre dans tout ce que vous faites. Que chaque chose soit à sa place dans la maison, à l'étable, aux champs. Vous avez souvent entendu dire : "cet homme a une bonne conduite, tout lui réussira," et ce compliment est un des plus flatteurs que l'on puisse adresser à quelqu'un. Tâchez de le mériter. Bien des fois nous avons été douloureusement affecté à la vue des suites déplorables de l'inconduite, voilà pourquoi nous invitons et nous supplions nos compatriotes de bien régler leur conduite. Soyez d'une grande libéralité pour les pauvres et les bonnes œuvres, confiants en la parole de celui qui dispose de tout et qui vous a promis qu'il vous rendrait au centuple tout ce que vous feriez pour lui. Soyez sobres et tempérants, persuadés que vous êtes, que l'excès dans le boire et le manger ruine la santé, altère les plus nobles sentiments, détruit les facultés qui distinguent l'homme de la brute. Evitez avec soin les défauts que vous avez remarqués dans le malheureux qui vous a si mal édifié. Corrigez la paresse, la négligence, la colère, si ces défauts régissent en vous. Qu'on ne vous voit plus, à certaine saison de l'année, passer un temps considérable à courir çà et là, à fêter aujourd'hui avec un ami, demain avec un autre et faire des dépenses au-dessus de vos forces. Mettez le plus grand soin à éviter l'excès dans le vêtement. Le luxe est une de nos plaies qui va malheureusement s'agrandissant tous les jours. Coupez court à cet abus ; revêtez-vous autant que possible d'étoffe fabriquée chez vous. Que les personnes du sexe se fassent honneur de travailler de leurs mains tous les habits de la famille. Pourquoi, par exemple, achèteraient-elles des chapeaux plus ou moins ridicules, venus d'outre-mer, quand les premières dames de nos villes cherchent, de préférence, ceux de manufacture canadienne. Et si vous voulez que vos enfants conservent ce que vous leur amassez à la sueur de votre front, accoutumez-les à l'ordre dès le premier âge. Qu'ils soient pieux, soumis, respectueux envers vous d'abord, et envers tous ceux qui disposent de l'autorité, enfin faites-en de véritables chrétiens et vous en ferez facilement de bons et habiles cultivateurs. Si chaque agriculteur s'efforçait de suivre nos conseils, dans dix ans au plus le Canada serait le pays le plus prospère, le plus riche et en même temps le plus heureux de tous les pays du monde entier. Certes, ça vaut bien la peine d'y réfléchir et d'agir en conséquence. Ainsi point d'hésitation, à l'œuvre, tous les cœurs généreux. Le succès le plus complet couronnera vos efforts.

HISTOIRE DE LA QUINZAINE

Notre Parlement canadien ayant repris le cours régulier de ses séances, nous commencerons la *Quinzaine* de ce numéro par mettre sous les yeux des lecteurs quelques-uns des intérêts graves dont il s'occupe.

Et d'abord la colonisation et l'immigration, touchant de si près à la mission que s'est donnée la *Gazette des Campagnes*, celle-ci, sans but politique quelconque, mue seulement par le motif du bien-être général, a le droit de parler tout particulièrement de ces deux grands intérêts.

La colonisation, on le sait, est voulue de tout le monde. Dans nos chambres législatives comme parmi le peuple, il n'y a qu'une voix pour admettre et proclamer cette vérité. C'est vraiment la grande question du jour, la question populaire, la question vitale. Cependant, que de divergences dans les moyens de résoudre définitivement cette question ! On s'accorde volontiers sur l'immense quantité de sol propre à la culture que possède le Canada. Des statistiques irrécusables ne permettent point de divergence à cet égard. On s'accorde encore à reconnaître en termes magnifiques, et, en apparence, sincères, que la colonisation, ou la culture des terres, est le salut du pays, l'un des principes de la vraie civilisation, la sauvegarde de la nationalité, la garantie de l'équilibre de nos populations, la richesse la plus sûre des deux Canadas. On s'accorde même sur la facilité des moyens fournis par la Providence pour obtenir tous ces biens à la fois, vu que les bonnes terres abondent partout, qu'il y a également du zèle et des efforts publics et privés, et enfin, que ce grand intérêt devient de plus en plus urgent à cause des circonstances du jour.

Eh bien ! malgré tout cela, la somme des divergences dans les autres moyens de faire réussir réellement et généralement l'ouverture et la culture de notre riche et vaste sol, reste encore si grande qu'il est guère probable qu'elle permette bientôt aux vrais amis du pays de se réjouir entièrement sur un succès complet. Pour se rendre compte de cette divergence d'opinion, il faut écouter la voix publique, telle qu'elle nous parvient par ses mille bouches, les débats de nos Chambres, les discours, les rapports des assemblées publiques, et autres voix encore. Ici on exprime qu'il n'y a pas assez d'argent public mis aux frais de l'ouverture des terres, ce premier besoin du pays. On s'élève contre l'ascendant que l'on donne à d'autres intérêts qui en effet, d'après la nature des choses, ne peuvent être classés que secondairement en face de l'agriculture, qui est leur mère. Là on soutient qu'on admet en général toutes les bonnes raisons des adversaires, et qu'on travaille à l'heure même à les réaliser, ce qui est fort bien.

Quant aux erreurs, aux contradictions mêmes qui règnent parmi un grand nombre des amis de la cause agricole, cause toutefois si simple en elle-même, attendu qu'elle est à la portée de tout le monde, étant un

besoin de première nécessité, pour les constater il suffit de lire les journaux, d'entendre les discours, de feuilleter les rapports. Ce travail nous convaincra qu'avec moins de paroles, moins d'intérêts privés, moins de temps perdu, on avancerait la cause bien autrement.

Quant à l'immigration, il serait également besoin de s'entendre. Il ne faudrait pas croire que notre existence ainsi que notre prospérité en dépendent. Qu'on le sache bien, la véritable prospérité des canadiens, ne consiste point à voir des races, des religions et des langues étrangères prendre possession de leur sol. Non, le vrai peuple canadien sait et sent que son ancienne façon d'être prospère lui suffit; et qu'avec le temps, l'aide de son gouvernement, la nature de ses goûts, de ses mœurs et de sa vocation terrestre, il peut continuer d'être un peuple heureux à tous égards. Le nombre, le progrès illimité et exclusif du bien-être matériel, en un mot, tout le faux éclat de la civilisation du jour n'ajouterait rien à son bonheur. Pour vous en convaincre, jetez les yeux sur la Babel américaine.

Là, ce grand peuple, ce peuple classique, dans le sens du jour, en matière de liberté, de commerce, d'industrie, de fusion des races, des langues et des religions, en est-il aujourd'hui, par tous ces moyens, plus prospère, plus heureux? A-t-il même une nationalité, une autonomie? A-t-il même un état social assis sur quelques uns de ces principes fondamentaux nés de l'unité d'entente, lui qui, avec ses innombrables sectes, depuis l'immoralité mormonisme jusqu'aux œuvres sataniques du spiritisme, reçoit toutes les aberrations humaines avec les peuples étrangers qui lui arrivent pour grandir sa prospérité? Non seulement ce grand peuple souffre, mais il fait souffrir avec lui toute l'Europe. Son commerce, qui est sa vie, y jette sur le pavé, ailleurs et chez lui-même, des milliers d'ouvriers. Il doit être permis de penser autrement en face du peu de patriotisme et du peu de conscience qui vient de se manifester chez cette grande nation américaine, maintenant divisée, on ne sait jusqu'à quand, par l'excès même de sa prétendue prospérité. Car non seulement le Nord et le Sud y sont en guerre ouverte et acharnée, mais l'Est et l'Ouest, sans compter le centre bien-tôt, songent-il paraît, à faire de même dans l'occasion. Et voilà, si Dieu n'y met la main, ce qu'aura été ce grand modèle des nations, après seulement quatre-vingt et quelques années d'existence. D'où il faut conclure qu'il ne suffit pas, pour assurer la prospérité d'un peuple d'appeler au milieu de lui d'autres peuples différents d'origine, de religions, et de langues. Prétendre, créer avec des chiffres, et des peuples différents, une nationalité vraiment prospère, c'est évidemment se faire illusion, et nous exposer plus tard aux embarras dont l'Italie est aujourd'hui le théâtre et la triste victime. Nous regrettons qu'une opinion, mal dirigée, ait forcé le Gouvernement, et l'ait engagé à faire venir ici une immigration de toutes tribus, de toutes langues et de toutes croyances. On aurait mieux fait, à notre point de vue, de s'en rapporter à la Providence, qui a ses lois bien connues dans la formation

des peuples comme dans celle des familles. De cette grande question de la colonisation du pays par des éléments étrangers, sur laquelle tant de bons esprits parmi nous ont réfléchi et ont besoin de réfléchir encore, descendons à des intérêts moindres, et tous d'actualité.

Notre navigation, pleinement ouverte, nous amène d'Europe et de tous les points du pays des vaisseaux de tout bord et de toute portée. Le commerce y voit ses chances et il en profite. Déjà, dans le port de Québec, on compte un plus grand nombre de vaisseaux d'outre-mer qu'à pareille époque l'année dernière. Ces vaisseaux apportent un nombreux et riche butin, parmi lequel, il faut le dire, les objets inutiles et pernicieux n'ont peut-être pas la moindre place. Le luxe et l'intempérance surtout y trouveront, comme toujours, leur malheureux compte. D'un autre côté heureusement il semble qu'à l'égard de ce dernier vice, les divers officiers civils préposés à la garde de la moralité publique, se sont animés d'un vrai zèle en plus d'un lieu, pour conjurer cette peste morale et sociale. Les conseils municipaux de plusieurs paroisses, nous disent les journaux, ont donné là-dessus des exemples tout-à-fait dignes d'éloges, et qui devraient servir de motif puissant auprès de bien d'autres municipalités. A St. Joseph de la Pointe-Lévis, à Ste. Marie et à St. François de la Beauce, à la Ste. Famille, dans l'île d'Orléans, et sans doute en plusieurs autres lieux que nous ignorons, on a ainsi pris contre l'intempérance des mesures bien dignes d'imitation.

On annonce qu'un plus grand nombre de vaisseaux européens rentreront, cette année, dans nos principaux ports. C'est un bien qui ne devrait pas nuire toutefois à la classe agricole. Ceux-là se trompent qui sacrifient presque toute la saison des travaux des champs pour aller charger ou décharger les vaisseaux du port. Il y a toujours, même dans notre petit pays, assez de bras sans ouvrage, ou malheureusement ennemis du travail agricole, pour subvenir au besoin des travaux du port.

Nous voyons venir avec plaisir dans nos chambres législatives force pétitions en faveur d'un taux modéré, d'intérêt légal, ainsi qu'en faveur de chemins, de ponts et autres améliorations propres à la grande cause de l'agriculture. D'autre part, d'honorables particuliers apportent à cette cause de nouveaux efforts. M. le Curé de Ste. Claire se donne, en ce moment, le souci très-actif de faire établir, sur les terres incultes situées au-dessus de St. Malachie, toute une communauté de Religieux Trappistes, dont la vocation spéciale, comme on sait, est la culture du sol. Ces hommes de Dieu seront là en même temps les hommes du peuple. Ils seront à la fois les apôtres de la parole divine et les modèles du travail agricole. Que Dieu bénisse cette œuvre! On dit notre Gouvernement très-bien disposé, à cet égard; hommage lui en soit rendu.

Nous réservons à la prochaine *Quinzaine* les détails relatifs aux pays étrangers. Tout s'y prépare pour de grands événements, mais le rideau n'est pas encore levé: préparons-nous à la grandeur du spectacle.

Les semailles.

Voilà le temps, pour quelques-uns, de labourer, et pour tous d'ensemencer leur terre. C'est aussi le moment de répéter ce proverbe : "Tel on sème, tel on recueille."

Si tous les cultivateurs étaient bien pénétrés de cette vérité, quelle différence ne verrait-on pas dans la préparation des champs destinés à la culture. Mais qu'on le croie ou qu'on ne le croie pas, cette vérité aura son cours, et celui qui sème dans une terre mal préparée, dans un sol imbibé d'eau, et à peine effleuré par le soc de la charrue doit s'attendre à voir une partie de sa semence pourrir, et le reste lever pour périr plus tard ou être presque-touffé par les mauvaises herbes, et enfin de compte, ne donner que la plus pauvre récolte. Qu'on se le rappelle, les mauvaises herbes sont comme certaines maladies, qui s'attaquent de préférence aux constitutions faibles et délabrées ; ainsi les herbes nuisibles cherchent une terre souffrante et sans vigueur pour y pousser et détruire tout ce qui leur fait obstacle.

Que tous ceux donc qui ne veulent pas perdre leur temps, leur semence et leur terre commencent d'abord par bien préparer leur champ, qu'ils l'assainissent et l'égoutent par des fossés profonds, ou mieux encore, par le drainage ; que des rigoles le traversent en tout sens. En second lieu, qu'ils évitent d'ensemencer, deux années consécutives, le même champ de blé, d'orge ou de pois ; parce que cette terre étant entièrement ou presque épuisée par la première récolte, ne donnera à ces grains qu'une maigre nourriture.

Il est aussi nécessaire de bien choisir sa semence, et de la préparer avec soin, car le succès dépend en partie de là. Il ne faut pas s'obstiner à semer le grain qu'on a récolté sur sa terre, l'année précédente, sans calculer ce qu'il a eu à souffrir de la gelée, de la sécheresse, de la rouille, des vers, etc., cette obstination est souvent suivie des plus mauvais résultats. Semons peu si nous avons peu de bonne semence, et que les moyens pour en acquérir nous manquent ; mais semons des grains dont nous sommes sûrs, et éprouvons-les, si nous avons quelque doute sur leur qualité. Avant tout criblons la semence avec soin, afin qu'il n'y reste ni grains ridés, ni graines de mauvaise herbe. Nous devons encore observer que parmi les maladies qui peuvent atteindre les céréales, il en est deux assez fréquentes, et qui peuvent se propager par la semence. Ces maladies, qui ne s'annoncent par aucun signe extérieur, sont la carie et le charbon. Heureusement on peut en diminuer les ravages en soumettant les grains à une préparation appelée *chaulage*. Le *chaulage* s'opère de différentes manières, mais nous nous en tiendrons aux deux suivantes, qui sont les plus généralement acceptées. La première consiste à mettre en tas le grain qu'on est sûr le point de semer, puis à l'arroser de purin (jus de fumier ou urine d'animaux). Il en faut une quantité assez considérable pour que tous les grains en soient humectés. A mesure qu'une personne verse le purin, une ou deux autres remuent le grain constamment jusqu'à ce que cette première opération soit terminée. Après cela, on mêle ensemble de la chaux éteinte et de la cendre, en égale proportion et on saupoudre le

grain de ce mélange toujours en le remuant. Ensuite on le laisse passer la nuit entière, ainsi préparé, et le lendemain matin on va le semer. Si on en retardait la semence, il faudrait le brasser souvent pour l'empêcher de chauffer. Voici maintenant le second moyen : On met dans une cuve deux pots de chaux, on verse depuis huit à dix seaux d'eau, on les mêle de manière à produire ce que l'on appelle *eau de chaux*. Quand cette préparation est terminée, on met son grain, par portion, dans des paniers assez serrés pour qu'il ne puisse passer au travers. On plonge ces paniers, ainsi remplis, dans l'eau de chaux, on les en retire aussitôt, on les laisse égoutter quelques minutes et le chaulage est terminé. On peut rendre ce procédé plus utile, en ajoutant à la chaux un dixième de son poids de sel commun. Le *chaulage* n'a pas seulement pour effet de prévenir ou détruire les maladies des semences, il donne encore aux grains un fort degré de germination. La semence qui a été ainsi préparée peut être semée plus claire.

L'opinion de personnes compétentes est : qu'en Canada on pourrait généralement gagner vingt-cinq pour cent, si on se servait de semences bien choisies et bien préparées. Mais voilà une observation essentielle, avant de livrer le grain à la terre : Votre champ a-t-il une surface unie, ne présente-t-il pas des cavités produites par un labour fait sans soin ? si c'est le cas effacez les aspérités du labour par le hersage, avant d'aller plus loin, car autrement la semence sera mal répartie. En semant il faut observer d'aller dans le sens du vent, surtout s'il est fort, autrement des parties de la terre recevraient du grain en trop grande abondance, tandis que d'autres en seraient privées. On ne saurait trop s'efforcer de semer régulièrement et de ne pas laisser de places vides, car les herbes nuisibles s'empareraient. Ajoutez à la semence de céréales de la graine de foin ; ce procédé offre plusieurs avantages que nous ferons connaître plus tard.

Maintenant voici le résumé de ce que nous avons dit plus haut. La meilleure condition d'une terre, pour bien produire, est d'être bien égoutée. La récolte arrivera à maturité bien plus vite sur un sol qui est bien assaini, que sur celui qui ne l'est pas. Que la semence soit choisie avec soin, dégagée de toutes graines d'herbe mauvaise, et bien préparée par le chaulage, semée avec un soin minutieux. Enfin, n'oubliez pas comme nous l'avons dit au commencement que : *Tel on sème, tel on recueille.*

Bon exemple à suivre.

La paroisse de St. Grégoire, dans le comté de Nicolet, se montre animée d'un grand zèle pour le soutien de notre *Gazette* et l'agriculture, améliorée. Il est vrai que son digne Curé met l'activité la plus intelligente au service de la cause que nous défendons, mais il ne travaille pas en vain, sa parole tombe sur une terre bien préparée. Cette paroisse est maintenant arrivée au nombre de 50 abonnements. Merci au pasteur, merci à ses dociles paroissiens.

NÉCROLOGIE.

Le 5 mai 1862 fera époque dans notre histoire et surtout dans nos annales religieuses; car en ce jour la mort frappait presque soudainement un de ces hommes qu'on s'est habitué à regarder comme indispensable dans la position qu'ils occupent. En ce jour le Séminaire de Québec perdait, dans la personne de M. le Grand-Vicaire Ls. JACQUES CASEAULT, à peine âgé de 54 ans, un de ses membres les plus distingués; l'Université-Laval, son fondateur, son premier Recteur et son plus ferme appui; le pays, un de ces rares citoyens dont la mort excite des regrets universels; la religion, un ministre plein du zèle le plus ardent, de la charité la plus vive, de la science sacrée la plus étendue.

Dans notre impuissance à payer un juste tribut d'éloge à cette gloire de la religion, de la science et de notre pays, nous allons nous contenter de citer quelques lignes d'un article que lui consacre le *Journal de Québec*, dans lequel il a admirablement exprimé une grande et profonde douleur, des regrets sincères et fortement sentis.

"..... Cet homme aux mœurs si simples ne pouvait être apprécié que par ceux qui le connaissaient et qu'il approchait. par la nature de ses devoirs et les nécessités de sa position. Si donc son nom est si grand et si vénéré aujourd'hui, c'est que son œuvre à laquelle il ne demandait rien pour lui, a placé sur son front une auréole de gloire, que le temps ne fera pas pâlir....

"Il était humble à l'excès pendant sa vie; il sera glorifié à l'excès après sa mort, et toutes les générations qui viendront s'éclairer au flambeau qu'il a laissé derrière lui pour elles, béniront sa mémoire et perpétueront son nom chéri, lors même qu'aura succombé de vétusté le gigantesque monument qui domine les remparts de Québec, car il a bâti dans les cœurs et avec la pensée....."

Requiescat in pace.

CORRESPONDANCES.

HORTICULTURE.

Du Groseillier,

Ses dénominations—Sa multiplication—Sa taille—Ses maladies—
Son fruit.

Le Groseillier, *Ribes*, est un arbrisseau dont on compte en Botanique plus de 95 espèces, et qui forme à lui seul la Famille des Grossulariées. Ces arbrisseaux qui dépassent rarement 5 à 9 pieds en hauteur, donnent ordinairement plusieurs tiges de la même racine, et sont par conséquent enclins à croître en touffes. Ils se partagent en deux classes très-distinctes l'une de l'autre: les Groseilliers proprement dits (*Grossularia*), et les Gadeliers (*Iticaria*).

Groseilliers proprement dits.

Ce sont de petits arbrisseaux de 2 à 3 pieds de hauteur, à tige munie d'aiguillons ramifiés un peu au-dessous des feuilles. Celles-ci petites, alternes, velues-pubescentes, à 3 ou 5 lobes incisés ou dentés, sont fasciculées à l'extrémité des rameaux. Le fruit

est une baie glabre, globuleuse ou ovoïde, verdâtre, jaune ou rougeâtre. Nous trouvons dans nos bois plusieurs espèces de Groseilliers, mais celui de nos jardins en diffère considérablement; il nous a été apporté d'Europe.

Le Groseillier est un des premiers arbustes à entrer en végétation au printemps. Une terre légère, sablonneuse et légèrement humide, est celle qui lui convient davantage. Il peut réussir très loin au Nord. Pour avoir de beaux fruits et ne pas les voir dégénérer, il faut des engrais à la plante presque à chaque année.

Multiplication du Groseillier.

Ici il n'est pas nécessaire, comme pour les arbres fruitiers, de recourir à la greffe ni même au semis pour la multiplication ou reproduction. Les nombreuses tiges que l'arbuste émet de sa racine nous permettent, par le marcottage, de le multiplier promptement et en quantité considérable. On courbe donc, au printemps, les tiges ou les rameaux d'une souche mère de manière à pouvoir les enfoncer de quelques pouces dans une bonne terre bien ameublie, les retenant dans cette position au moyen d'une petite fourche qu'on fiche en terre. Si on a soin de recouvrir la terre qu'on met ainsi sur les marcottes de mousse ou d'herbes sèches pour y entretenir l'humidité, dès l'automne de la même saison, elles seront assez bien enracinées pour pouvoir être mises en pépinière, et un an plus tard elles seront assez fortes pour pouvoir être placées à demeure. Il convient souvent de relever l'extrémité de la branche que l'on couche ainsi en terre au moyen d'un petit piquet afin de lui faire prendre de suite une position verticale.

Taille du Groseillier.

Le Groseillier abandonné à lui-même donnera d'abondantes récoltes pendant les deux ou trois premières années, puis ne donnera plus ensuite que des fruits chétifs et en petite quantité. Pour avoir constamment et abondamment de beaux et de bons fruits, il lui faut une fumure au moins tous les deux ans et une taille soignée pendant les premières années. L'arbrisseau donnant ses fruits sur le bois de deux ans et plus, le principal but de la taille est de faire en sorte que le bois soit toujours fort et vigoureux pour qu'il mûrisse bien ses fruits. Il est par conséquent nécessaire qu'il n'ait qu'une seule tige, de 4 à 5 pouces, et de là que sa tête se partage seulement en 3 ou 4 branches principales, de manière à éviter la confusion et à permettre à l'air de pénétrer librement partout. Voici comment on procède à former ainsi l'arbrisseau :

1^{re} année.—Vous avez, je suppose, votre plant d'une pépinière à un an de la marcotte; il a alors une tige de 3 à 4 pouces et quelques branches au sommet. Avant de le planter vous enlevez tous les bourgeons qui se trouvaient au collet de la racine, pour qu'il n'en surgisse point de drageons qui épuiseraient la plante. Vous choisissez alors trois des meilleures branches pour former la tête de votre arbrisseau et vous retranchez toutes les autres. Vous rabattez les branches conservées à trois yeux seulement, et lorsque ces yeux sont développés, vous choisissez le plus fort pour continuer la branche et vous supprimez les autres.

2^{me} année.—Au moment de la seconde taille, c'est-à-dire au printemps de la deuxième année, votre arbrisseau vous offre donc une tête avec trois ramifications seulement munies de pousses plus ou moins allongées. Vous rabattez ces pousses à trois yeux seulement de la taille de l'année précédente, deux de ces yeux devant produire des branches latérales, et le troisième continuer la branche.

3^{me} année.—Au moment de la troisième taille, vous avez ainsi la tête de votre arbrisseau partagée en six branches principales, vous raccourcissez encore toutes les branches latérales, ainsi que les principales afin de faire reilluer davantage la sève sur les bas des rameaux pour produire des bourgeons à fruit, et dès cette année vous avez déjà une récolte satisfaisante. Vous continuez ainsi d'année en année, rabattant chaque printemps plus ou moins les pousses nouvelles selon la vigueur du sujet, et enlevant toute branche latérale faisant confusion ou se montrant trop faible pour nourrir convenablement ses fruits.

L'ABBÉ PROVANCHER.

(A continuer.)

Association de secours.

La correspondance ci-dessous est bien faite pour encourager toutes les paroisses qui voudraient suivre l'exemple que leur donne le comté de l'Islet; aussi lui donnons-nous insertion avec empressement. Nous sommes heureux de reconnaître par là le zèle de notre correspondant à promouvoir les intérêts de la colonisation et le succès dont ses efforts sont couronnés.

Il est bon de tenir caché le secret d'un roi, il y a de l'honneur à découvrir et à publier les œuvres de Dieu.
M. le Rédacteur,

Tous les ans à pareille époque, je me donne l'agréable mission de vous renseigner sur les bonnes œuvres opérées par l'Association de Secours de St. Jean Port-Joli; afin de porter partout la connaissance des heureux résultats qu'elle sait produire, et aussi pour glorifier cette œuvre toute nationale et de charité chrétienne.

Cette patriotique Association est destinée, comme vous le savez déjà, à servir la cause de la colonisation qui aujourd'hui enflamme toutes les volontés, en venant en aide aux colons défricheurs qui s'établissent sur des terres nouvelles. Comme toutes les œuvres que la religion inspire, celle-ci a été généreusement accueillie par les paroissiens de St. Jean, et encouragée avec la spontanéité qui distingue les nobles cœurs.

Grâce au minot de grain que chaque cultivateur donne à la Société, chaque année, ou du sou par semaine pour ceux qui préfèrent ce mode de contribution, l'Association de Secours a été en demeure d'aider à un bon nombre de familles, chaque printemps, pour l'ensemencement de leurs terres.

Voici comment cette Société, fondée le 31 octobre 1859, rend compte de sa noble mission:

Dans le printemps de 1860, l'Association a donné des secours à 42 familles;

En 1861, elle a aidé à 38 familles;

Et ce printemps de 1862, elle a secouru 35 familles nouvelles; formant en tout 115 familles, établies sur des chemins Elgin et Taché, dans le comté de l'Islet.

Le nombre des minots de grain distribués à ces familles s'élève à 317, et celui des patates (fournis par les contribuables ou acheté avec l'argent recueilli) à 717, formant un total de 1,034 minots, évalués à \$320, qui ont été donnés aux colons durant ces trois années.

Cette action généreuse du cultivateur riche à aider le pauvre défricheur aura sa récompense, n'en doutons point. L'encens de la prière du pauvre colon qui reçoit est déjà monté jusqu'au ciel, implorant sur lui et sur ses Bienfaiteurs qui l'assistent, les bénédictions de celui qui veut qu'il y ait des pauvres sur la terre.

Efforçons-nous donc de rendre plus générale encore cette œuvre parmi nous, destinée qu'elle est à prendre une part si belle et si utile dans l'œuvre de la colonisation du pays, afin que les conséquences heureuses qu'elle comporte ne soient point perdues pour le pays.

STANISLAS DRAPEAU.

Remerciements.

Depuis notre dernier numéro, nous avons reçu deux brochures avantageusement connues, et pour l'envoi desquelles nous offrons nos remerciements. L'une de ces brochures a pour titre: "Mémorial de l'éducation du Bas-Canada, par J. B. Meilleur, A. M., M. D., LL. D. La seconde est intitulée: "Court traité de l'art épistolaire. Quoique ces publications aient attiré l'attention de tous les journaux, à leur apparition, et aient été justement appréciées, nous osons encore les recommander à tous ceux qui sont à la tête de l'éducation dans le pays, et les prier de les répandre dans nos hautes et basses écoles; elles ne peuvent manquer de produire d'heureux résultats.

Nos remerciements pour l'envoi de plusieurs documents parlementaires.

RECETTES AGRICOLES.

Moyen de chasser les maringouins et les autres insectes nuisibles sur nos maisons et à l'homme.

Tout le monde le sait par expérience, qu'avec la belle saison il nous arrive plusieurs essaims d'ennemis qui mettent leur joie à nous torturer le jour et la nuit. Nous voulons parler des monoches, des maringouins, etc. Voici un moyen facile de mettre à la porte de nos maisons tous ces hôtes incommodes: Prenez un morceau de camphre, gros à peu près, comme une noix, faites-le évaporer en le plaçant dans un petit vase mince, de fer blanc, par exemple: Mettez ce vase au-dessus d'une chandelle ou d'une lampe allumée, prenant soin que le camphre ne soit pas mis en contact avec la flamme. Les vapeurs qui se dégageront et se répandront dans la maison mettront en fuite toute la troupe des insectes, et le lendemain matin, quand bien même les fenêtres seraient demeurées ouvertes, la place sera entièrement évacuée.

Moyen bien simple de guérir le dévoïement des veaux.

Voici ce que nous écrit un ami: Monsieur le Rédacteur, il y a quelque temps vous nous donniez un moyen de guérir le dévoïement des veaux; et ce moyen est très-efficace, car j'ai déjà eu occasion d'en faire l'essai et il a parfaitement bien réussi. Permettez-moi de vous en suggérer un autre qui n'est pas moins efficace et qui est plus expéditif: Faites prendre au jeune malade, une, deux ou trois fois le jour, avant de le faire boire, une poignée de cendre bien passée. Ce remède agit promptement et n'offre aucun inconvénient. Je ne m'attribue pas la découverte de ce remède, au contraire je le tire d'un journal français.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur une des annonces qui se trouvent dans nos colonnes de ce jour. Il s'agit de Tripoli découvert récemment dans un des townships qui se trouvent au-dessus de St. Pierre de la Rivière du Sud. Ce Tripoli, nous le recommandons après l'avoir expérimenté nous-même. Il a des qualités qui le rendent au moins l'égal des meilleures espèces qui nous viennent de l'Europe; il a de plus l'avantage d'être à la portée de tous par la réduction de son prix.

VARIÉTÉS.

**MÉMOIRES D'UN DÉPORTÉ
À LA GUYANE FRANÇAISE.**

(Suite.)

Nous continuâmes à rouler encore un quart d'heure, et nous atteignîmes un monticule assez rapproché de la rivière.

— Nous voici arrivés, me dit M. Harrys.

Et, en effet, au détour de l'eminence, je me trouvai en présence d'un grand bâtiment, moitié brique et moitié bois, assis à mi-côté.

C'était par ce côté qu'il avait commencé ses opérations. Cinquante ou soixante ouvriers revenaient de leur ouvrage, les uns la bêche à l'épaule, les autres conduisant des chevaux ou des bœufs. Le sol, profondément défoncé, me parut, quoique humide encore, d'une nature toute différente de ce que j'avais vu jusque là. Les joncs jaunissaient et l'eau coulait dans les rigoles au lieu de former des flaques vaseuses.

— Eh bien! que pensez-vous de cette partie?

— Oh! pour celle-là, répondis-je, on pourra en faire une excellente terre; elle ne ressemble pas au marais que nous venons de traverser.

— Hé! hé! mon cher, si vous l'aviez vue il y a quatre mois, c'était le plus mauvais endroit; vous voyez ce grand canal qui porte l'eau au Var, c'est moi qui l'ai fait creuser; toute cette terre est drainée, l'arpent me revient à \$2.50, tous frais compris, et c'est à ne plus s'y reconnaître. Avant un an toute la plaine

sera une terre à blé, et les agriculteurs se disputèrent le peu de marécages qui restèrent alors, et dont aujourd'hui ils ne voudraient pas pour rien.

Pendant qu'il me parlait, nous arrivâmes au bâtiment, et nous entrâmes dans une grande cour carrée entourée de quatre grandes galeries spacieuses et parfaitement aérées, destinées au matériel et aux ouvriers. Ceux-ci étaient enrégimentés par brigades de vingt-cinq hommes sous les ordres d'un maître, qui chaque samedi présentait son rapport à M. Harrys et recevait ses ordres pour le travail de la semaine suivante. Moulis, machines, outils perfectionnés, hangars, rien ne manquait : chaque instrument portait son numéro, avait sa place marquée ; tout était simple, mais d'une admirable propreté ; je ne pus, dès le premier soir, m'empêcher de remarquer combien mon maître l'emportait sur les petits propriétaires nos voisins. Pendant que j'étais à regarder tant de choses nouvelles pour moi, le son d'une cloche se fit entendre et tous les ouvriers se réunirent dans la grande galerie, attendant l'heure du souper.

— Eh bien ! me dit M. Harrys qui venait d'entrer dans la cour, tout cela vous semble une merveille ? Allons, continua-t-il, en souriant, vous êtes un garçon intelligent ; dans deux jours vous aurez vos vingt-cinq hommes, et nous attaquerons le marais d'un autre côté ; jusque là profitez de votre temps pour voir comment fonctionne mon établissement. Jacques vous mettra au courant.

— Qu'est-ce que Jacques ? demandai-je.

— Un bon surveillant, un bon ouvrier, seulement un peu mauvaise tête, qui a la manie de parler république, et qui n'y comprend rien, c'est naturel. Je n'ai jamais rencontré en France un républicain de bon sens, tous sont dupes ou dupeurs.

— A propos, avez-vous une opinion ?

— Ma foi, monsieur, je n'en sais rien, et jusqu'à présent je ne me suis jamais occupé des affaires du gouvernement.

— Continuez, continuez, mon cher, chacun son métier dans ce monde : un ouvrier doit ne penser qu'à son champ ou à son industrie. Eh ! Jacques ! par ici ! cria-t-il à un grand garçon d'une vingtaine d'années qui traversait la cour.

Jacques approcha.

— Voici un nouveau contre-maître, dit-il à Jacques, je lui donne deux jours pour se mettre au courant, et je compte sur vous pour l'instruire ; indiquez-lui sa chambre, son numéro, et faites-lui connaître les habitudes de la maison. Adieu, Pierre, du courage, de la bonne volonté et tout ira bien.

Deux jours après, je savais ce que j'avais à faire ; je fus officiellement présenté à mes hommes, et nous attaquâmes courageusement le champ qu'on nous avait donné à assainir. Les premiers travaux de défrichement sont toujours un peu rudes, et quoique je misse la main à l'œuvre comme les autres, et que je demandasse à chacun ce que qu'il pouvait faire, je trouvai dans mon escouade quelques récalcitrants qui prétendaient que je les surchargeais. Le chef des mécontents était un homme d'une trentaine d'années, vigoureux, mais paresseux, qui, fier de ses forces, affectait de rire de tout ce que je disais et me traitait en petit garçon.

— Nous ne sommes pas esclaves pour obéir à ce pauvre diable, qui voudrait nous écraser pour faire le cour à son maître, répétait-il sans cesse.

Pendant près de deux semaines, j'essayai de lutter contre la mauvaise volonté ; mais le travail ne se faisait plus avec régularité, et les ouvriers murmuraient. Le jour du rapport arriva, je demandai conseil à Jacques ; il était très-républicain en paroles, mais très-peu en pratique. Je voulais adoucir les termes de mon rapport.

— Non, non, point de faiblesse, me dit-il ; si tu ne veux pas perdre la place, il faut faire un exemple.

Je ne savais pas trop comment cela tournerait : les rapports furent remis, les ouvriers payés, et jusqu'au lendemain il ne fut question de rien. A l'heure du déjeuner, M. Harrys descendit comme de coutume pour faire l'inspection de chaque brigade, louangeant les uns, blâmant les autres, encourageant ceux qui s'étaient bien conduits ; quand il arriva à la mienne, son visage devint sévère :

— Je suis mécontent de toute cette division : le travail est peu avancé, et ce qui est fait est mal fait. Quelques individus s'imaginent être ici en république, ils se trompent. Aux Aulnaies il n'y

a qu'un maître, et ce maître c'est moi, qui paie pour qu'on travaille ma terre comme je l'entends. Aujourd'hui je me contente de renvoyer Simon, Jean, Urbain, Pascal et son frère ; ceux qui ne sont pas contents, chez moi, n'ont qu'à les suivre ; j'ai besoin de terrassiers et pas d'orateurs pour creuser mes fossés.

Et il sortit aussi calme qu'il était entré. Cette leçon produisit son effet ; et depuis je n'eus plus à me plaindre de ma division.

A. DE LA MOTHE.

Après être resté trois ans au service de M. Harrys, Pierre épousa la sœur d'un de ses compagnons de travaux, loua une ferme non loin des Aulnaies, et vécut fort heureux avec sa chère Henriette jusqu'en 1848. C'est là que nous le retrouverons dans la deuxième partie de son récit.

Nos lecteurs nous sauront gré, nous l'espérons, de leur donner cette seconde partie sans rien en retrancher.

A. JOSSE.

DEUXIÈME PARTIE.

Le chemin du malheur.

L'année 1841 arriva ; jusque là je n'avais songé qu'à améliorer ma petite propriété, à mener doucement une vie exempte de soucis et d'inquiétudes auprès d'une femme justement aimée, à donner à mes deux garçons une bonne éducation et à développer dans leur cœur les principes auxquels je devais le bonheur. Le 31 janvier de cette année le ciel mit le comble à notre félicité ; il nous envoya une petite fille. — Vois : quelles étrennes. Dieu nous donne, me disait Henriette en la couvrant de baisers, qu'il est bon et que nous serions ingrats de l'abandonner ! et elle me présentait Marie pour l'embrasser à mon tour. Henry et Joseph se réjouissaient avec moi. — Je lui ferai une petite voiture, disait l'un, et moi je serai le cheval, répondait l'autre. Ils auraient déjà voulu l'emmenner jouer avec eux.

(A continuer.)

Agents de la "Gazette des Campagnes."

Révd. M. J. Harper, St. Grégoire.
 Révd. M. A. Ladrière, St. Fabien.
 Révd. M. Ls. G. Langlais, Procureur au Collège de Joliette.
 M. P. X. Lecière, S. D., Terrebonne.
 Achille Bertrand, écrivain, Isle-Verte.
 George Blais, écrivain, St. Pierre, Rivière du Sud.
 Louis Blais, écrivain, avocat, St. Thomas.
 Jules Casgrain, écrivain, N. P., l'Islet.
 Basile Charlebois, Pointe-aux-Anglais, St. Hermas.
 Ls. Cas. Desrochers, écrivain, J. P., Ste. Croix.
 M. Stanislas Dionne, St. Denis (en bas).
 Docteur Duchesnay, Ste. Scholastique (Montréal).
 Le Docteur A. A. Duhamel, Maskinongé.
 Frs. Gauvreau, écrivain, St. Hermas.
 F. X. Gingras, écrivain, marchand, St. Casimir.
 Etienne Grondin, écrivain, arpenteur, Rimouski.
 Edmond LaRue, écrivain, Notaire, St. Antoine de Tilly.
 Le Docteur Philippe Lassisserraye, St. Stanislas de Batiscan.
 Le Notaire Lemaire, St. Benoît (Montréal).
 M. Edmond Lévêque, marchand, St. Alexandre, (Kaminouraska).
 Chs. Lindsay, écrivain, N. P., Kamouraska.
 M. Basile Marquis, Ste. Famille, Isle d'Orléans.
 Noël Nadeau, écrivain, Cap St. Ignace.
 Thomas P. Pelletier, écrivain, Trois-Pistoles.
 Marcel Poirier, écrivain, N. P., L'Assomption.
 Gonzague Vincent, M. P., St. Ambroise de la Jeune Lorette.

FIRMIN E. PROULX,

Propriétaire-Gérant.